

Avec des contributions de

Geneviève Bergé
Marc Bourgois
Adeline Breysen
Éric Brogniet
Thierry-Pierre Clément
Soline de Laveleye
Marie-Cécile Denis
Claude Gillard
Jalel El Gharbi
Pierre Halen
Christine Henrard
Roland Ladrière
Michel Lastschenko
Étienne Leclercq
Claude Ledoux
Jean-Pierre Lemaire
Philippe Leuckx
Philippe Mathy
Catherine Miller
Yves Namur
Colette Nys-Mazure
Gérald Purnelle
Emmanuel Regniez
Christian Schoenaers
Jacques Vandenschrick
Élodie Vignon
Pierre Warrant

Et des textes inédits de Lucien Noullez :

« Canaan », « Via Crucis », ...

Présentation

La poésie est généreuse. Comme l'amitié. Et en effet : un poète et un ami généreux, tel fut bien Lucien Noullez. Ce *liber amicorum* en témoigne, qui réunit les textes et contributions de quelques amis et lecteurs, parmi tous ceux que la rencontre, régulière ou ponctuelle, de Lucien Noullez a marqués, et même transformés. Que ce recueil soit donc un hommage, l'expression d'une reconnaissance et l'occasion d'un partage !

Généreuse, la poésie l'est d'abord parce qu'elle provient d'un don : celui du talent, sans doute, ou d'une sensibilité dont on imagine mal qu'elle puisse s'acheter ou résulter d'une formation balisée par l'acquisition d'« unités de valeur », pour reprendre le vocabulaire universitaire.

Elle est généreuse aussi parce que, très souvent, le poème est mystérieusement insufflé par un « vers donné ». Donné par qui ou par quoi ? Les Muses antiques ne sont guère, à cet égard, qu'une image conventionnelle plaquée sur autre chose, de plus obscur, où remue un désir à la fois de sens et de musique, de jeu et d'inquiétude. Une version

actualisée de ces Muses, sans doute moins poétique mais validée par des linguistes, est proposée dans ce livre par Étienne Leclercq qui s'est intéressé à l'endophasie, donc au « langage intérieur » qui serait déterminant dans l'écriture.

La poésie est généreuse encore parce qu'elle se donne, se livre, se risque, et qu'elle le fait sans condition ni, aujourd'hui du moins, espoir d'en être rémunérée. Elle nous attend au détour d'un livre bon marché, ou alors, au cours d'une conversation même très banale, dans une phrase détachée et tout d'un coup incertaine de ses fins. Ne peut-on dire qu'elle est généreuse comme la musique ? Oui, sans doute, mais elle est plus fragile peut-être que celle-ci, parce qu'elle est tributaire à la fois d'une voix singulière et d'une parole moulée dans une langue.

Enfin, c'est l'évidence : la poésie a aussi du courage, et elle en a en proportion du risque où elle s'engage, entre équilibre et déséquilibre, comme à se faufiler entre lumière et obscurité dans un monde où pourtant tout semble se vouloir à la fois clair et facilement échangeable. Cette générosité de la poésie explique pourquoi l'image d'un *Cœur abondant*, empruntée à un vers de Lucien Noullez ¹, nous a paru juste pour donner son titre à ce *liber amicorum*. Ce recueil est dédié au poète disparu (ou, plus certainement sans doute, à son image en nous), et, non moins, à l'ami, à l'enseignant, au mélomane ou au diariste, à cet homme que la poésie visita, porta, défia, et que nous avons eu la chance étonnante de rencontrer.

Ce livre de mélanges est l'une des initiatives prises par un petit groupe d'amis-lecteurs qui avaient suivi l'élaboration de l'œuvre au fil des années : Geneviève

1 « Tousser, / faire un poème, / c'est tout comme. / Et c'est mieux de tousser parfois / quand le cœur abondant transpire » (*L'Ouïe fine*).

Bergé, Thierry-Pierre Clément, Marc Dugardin, Pierre Halen, Étienne Leclercq et Bernard Van Meenen. Ce groupe a mis en chantier deux autres ouvrages : un recueil posthume et une anthologie, qui devraient tous les deux paraître au début de 2026. Le recueil, *Opus 26* suivi de *Je cherche mes mots*, a été plus spécialement préparé par Marc Dugardin et Thierry-Pierre Clément, et il devrait être publié par les soins de Réginald Gaillard aux éditions Corlevour, où ont également paru deux des derniers recueils de Lucien Noullez. L'anthologie poétique devrait voir le jour aux éditions du Taillis Pré grâce à Yves Namur : elle parcourt les treize recueils et retrace ainsi l'itinéraire singulier du poète. Que Réginald Gaillard et Yves Namur en soient ici remerciés !

Le présent *liber amicorum* s'inscrit dans la très ancienne tradition des miscellanées ; les genres et les tons les plus variés s'y croisent et s'y soutiennent autour d'un dénominateur commun : l'absence d'un ami que la mort nous a ravi le 9 août 2023. *Tourner autour* : cette formule banale a toutefois le mérite de suggérer le mouvement dont nous avons voulu garder le dynamisme et l'allure quelque peu désordonnée. Chaque signataire a pu déterminer le genre, la longueur et le propos de sa contribution. Qui a lu l'un ou l'autre recueil de Lucien Noullez le sait bien : chez lui, les vaches sont mystiques, les rois du foot côtoient Jean Racine et les peaux-rouges sont entourés d'anges et de taureaux. Il en est de même ici. L'analyse littéraire, le souvenir de vacances, le témoignage d'amitié, la photo ou la gravure, voire la partition originale... tout cela se mélange joyeusement. À la manière Noullez pourrait-on dire : avec générosité, astuce, et sans perdre le cap.

Ce brassage d'images et de mots que les amis de Lucien Noullez nous ont envoyés sans se concerter ni répondre à

quelque plan rejoint ainsi le souvenir nécessairement éclaté d'une vie qui fut elle-même foisonnante et généreusement partagée. Et en effet, si Lucien Noullez s'adonna à la création littéraire et spécialement à la création poétique, son journal, ses critiques littéraires, ses contributions à des quotidiens et à des revues, sans oublier les échanges épistolaires, tout cela ne l'occupa pas moins. Cela dit, et il aurait peut-être fallu commencer par là.

Lucien Noullez était, comme il le disait souvent, avant tout un grand lecteur. Un lecteur de poésie d'abord, dont la bibliothèque personnelle constitue à cet égard un fonds particulièrement remarquable. Il lut aussi les grands spirituels avec qui il entamait ses journées (« dix pages chaque matin »). Et avec la même assiduité les diaristes, comme Julien Green et Charles Du Bos pour ne citer que ceux-là. Enfin, et même s'il refusait cette étiquette (c'est là une autre affaire), Lucien Noullez était un mélomane averti. Plus que ça même : la musique était le grand amour de sa vie. Sa nièce, Catherine Miller, nous invite ici à visiter la discothèque qu'il lui a léguée. Poète, grand lecteur, habité par la musique, il lui fallait donc organiser son emploi du temps minutieusement, garder des heures *libres* pour d'autres moments essentiels, consacrés à la marche, à la prière et à la rencontre. Toutes occasions de voir et d'entendre, de converser et, en réalité, d'être rencontré. Toutes occasions de tourner dans les livres comme dans les rues, de s'abandonner au mouvement et, dans le mouvement, d'inciser des pauses dédiées au verbe, comme au Verbe, qui l'un et l'autre ont été les colonnes vertébrales de son existence.

Nous n'en avons pas fini ! Car Lucien Noullez fut aussi un homme d'action. Un enseignant dans l'âme. Son enthousiasme débordait. Enseignant, le plus beau métier du monde ? Évidemment ! L'enseignement fut plus qu'une

carrière. Ce fut une vocation à laquelle il répondit avec énergie et générosité. Une vie pour le moins bien remplie, insatiable. Car il faudrait parler plus longuement de sa foi, de sa lecture des textes sacrés, aussi régulière qu'approfondie. Puis de son engagement dans un habitat groupé. Puis, puis...

Notre vœu le plus cher est que la diversité de ces mélanges éclaire la variété des facettes, des enthousiasmes, des engagements de Lucien Noullez. On ne fait pas le tour d'un homme. À côté des thèmes retenus par les contributeurs, d'autres éléments auraient mérité d'être évoqués : son amour de la chanson française, par exemple. Qu'il s'agisse de pousser la chansonnette pour célébrer le bonheur d'une rencontre ou de s'intéresser à cette étonnante jonction de la musique et du verbe qu'une génération exceptionnelle d'auteurs-compositeurs ou d'interprètes avaient permis de cultiver, une fois encore Lucien Noullez s'y adonnait avec enthousiasme et générosité. On répète là les mêmes mots : enthousiasme, générosité, mais comment faire autrement ? L'homme connaissait son Brassens sur le bout des doigts ; dans les chansons de Guy Béart ou de Gilles Vigneault, il prisait à la fois la mélodie et la poésie ; il avait développé une dilection particulière pour Gilbert Bécaud, entre autres noms d'un immense répertoire dont il ne dédaignait pas les figures populaires, comme Julien Clerc, ou un peu plus anciennes, comme Charles Trenet. La chanson, la musique classique : deux pratiques qui menaient Lucien Noullez au bonheur du *concert*, à cet heureux étonnement que suscite en nous la communauté réalisée.

Les quatre saisons de l'œuvre

L'œuvre poétique de Lucien Noullez présente une certaine unité : le quotidien est toujours une source, le

langage intérieur en est une autre, un langage dont on peut dire qu'il est essentiellement *visité* ; c'est que l'écriture s'élabore dans « l'improbable, l'inconnu, [...] les mystères de toute la vie [...] »². Au risque d'être schématique, il nous semble aujourd'hui, avec le recul, que cette œuvre s'est développée en quatre temps, qui rappellent les quatre saisons d'une année.

Le premier temps, celui des débuts printaniers, nous paraît avoir été une phase d'exploration, tournée à la fois vers la recherche des formes poétiques les plus justes et de la meilleure manière de publier et d'être lu : époque d'essais formels dont témoignent certains manuscrits inédits conservés aux Archives et Musée de la Littérature, de contacts avec les revues et les éditeurs, époque des premiers prix littéraires, des premiers comptes rendus et des premières amitiés poétiques. Ce n'est pas, à vrai dire, ce qu'on appelle une période de tâtonnements, parce que chaque recueil publié a déjà sa forme et son propos singuliers. L'entreprise un peu minimaliste de *Simplex chercheurs* (1985) est ainsi d'une tout autre venue que *Conjugaison de l'atelier* (1989) qui reçoit le prix Casterman et attire davantage l'attention de la critique.

Sans introduire de véritable rupture, *Buisson le visiteur* (1989, prix Émile Polak) marque cependant un tournant et nous apparaît *a posteriori* comme le recueil où, à la fois, se dégage véritablement le ton propre du poète et où le questionnement spirituel (déjà évident dans *Simplex chercheurs*, quoique d'une tout autre façon) s'ouvre désormais à ce qui est sans doute moins une inspiration chrétienne qu'un dialogue permanent avec celle-ci, qui le

² Extrait du Journal inédit, mars 2017, en épigraphe aux *Travaux de la nuit* (2018).

visite et à laquelle, en quelque sorte, le poète ne refuse pas l'hospitalité. Elle s'y fait entendre, elle s'y laisse interroger, elle donne à espérer, elle interroge à son tour. Le buisson est certes une référence à la Bible (*Exode* 3,1-12) et à Moïse, mais c'est une référence à un Moïse pour le moins étonné devant ce qu'il ne peut évidemment comprendre.

La deuxième saison, qu'on peut voir comme l'été de l'œuvre parce que la moisson y est particulièrement abondante, se développe surtout à l'enseigne des éditions de L'Âge d'Homme, notamment avec *Penouël* (1993) et *Comme un pommier* (1997). Durant cette période, le style prend forme. Un ton s'impose. Un rythme. Une manière de construire les métaphores. Le lien entre le prosaïque et le sacré, entre le quotidien et les paroles bibliques, devient souvent encore plus explicite : c'est aussi l'époque de *Traces et ferment : un dialogue à bible ouverte* (1998) avec Colette Nys-Mazure (qui s'en souvient dans les pages qui suivent).

Puis, s'affirmant dans les milieux de la poésie, Noullez confie ses manuscrits à différentes maisons, dont Phi au Luxembourg où il est accueilli dans la belle collection « Graphiti ». Ce sont des textes où la référence aux maîtres (Jean Follain, Gaspard Hons...) est explicitement revendiquée³. Ces recueils rassemblent de nouveaux projets, d'autres qui sont retravaillés, d'autres encore qui ont été générés par des rencontres, des collaborations et des commandes. Qu'il s'agisse des ouvrages publiés par

3 Revendiquée... ou non : c'est le cas d'Emily Dickinson, de Guillevic, d'Achille Chavée, de Roberto Juarroz, de Tomas Tranströmer, de Werner Lambersy, d'André Schmitz, pour ne mentionner que quelques noms de poètes aujourd'hui décédés, dont il parlait très souvent.

L'Âge d'Homme ou par les éditions Phi, ou encore des plus minces recueils publiés en Belgique par Tétras-lyre ou l'Arbre à Paroles, les livres édités à cette époque renforcent le statut du poète/écrivain dans le champ littéraire et lui assurent la reconnaissance de ses pairs comme celle de la critique, et non seulement en Belgique. C'est en effet le temps des premières traductions (en roumain, en allemand, en hongrois, en ukrainien) et des premières invitations internationales. C'est également celui de nouvelles collaborations interartistiques : avec Marc Dugardin, ami de Lucien Noullez et, comme lui, poète et mélomane, à propos du compositeur Alban Berg dans *Adieux* (2000) ; ou avec la photographe Virginie de Lutis dans *Pointillés* (2004). Le titre du recueil *L'Ouïe fine* (2001) fait d'ailleurs plus que suggérer une perspective musicale que confirme l'épigraphe empruntée à Marc Dugardin :

et si la parenthèse
s'ouvrait
vers l'écoute infiniment
sans interrompre
ni le chant ni le silence.

Une troisième saison semble commencer avec *Un crayon pour des acrobates* (2006), recueil en trois parties, dans lequel alternent les poèmes en vers et en prose et qui marque un retour aux éditions de L'Âge d'Homme. Plus précisément, la partie 1 est celle du poète ; la partie 2 s'ouvre sur une citation de Paul Léautaud et semble celle d'un diariste reprenant l'étonnement poétique ; la partie 3 rappelle l'écriture des débuts. L'important est que, durant cette période, la poésie sera mise en balance avec la prose. En 2009 paraissent d'ailleurs le roman *L'Érable au cœur* et le premier volume du Journal, *Une vie sous la langue*.

Puis sortent de presse deux recueils : *Impasse des matelots* (2010) et *Sur un cahier perdu* (2013), parallèlement au Journal. Tous ces livres figurent au catalogue de L'Âge d'Homme. Pour l'auteur, poésie et prose sont alors deux modalités de l'écriture, sans que l'une apparaisse comme prioritaire par rapport à l'autre. Les deux démarches restent pourtant différentes : le Journal est un exercice quotidien et ascétique, dont les notations, de longueur très variable, sont relativement ordonnées par la narration et/ou la réflexion, tandis que le poème tient de la fulgurance, du tâtonnement étonné, et cherche la densité ou l'intensité dans la brièveté. En dehors du recueil intitulé *Penouël*, qui avait exploré, en 1993, des suites poétiques un peu plus vastes, le poème de Noullez est en effet généralement court, précis, et il le restera dans la dernière partie de l'œuvre.

Si l'entreprise du Journal est d'abord relativement continue (les trois premiers volumes paraissent respectivement en 2009, 2013 et 2015), elle ralentit néanmoins ensuite puisque le quatrième tome, plus bref, ne sortira de presse qu'en 2023. Ce dernier tome appartient à la quatrième saison de l'œuvre, une saison marquée par les trois derniers recueils publiés du vivant de l'auteur, dont le premier paraît en 2018 et les deux derniers en 2023. Il y a donc indiscutablement eu, avant cette période, une sorte de creux de la vague, qui s'explique en partie par la fin de la collaboration avec L'Âge d'Homme (Vladimir Dimitrijevic est décédé en 2011), mais sans doute aussi par une crise intérieure.

Celle-ci devient manifeste avec *Les Travaux de la nuit* (2018), puis, aux éditions Corlevour, avec *Tout peut commencer à trembler* (2020) et *Contrepoints* (2023). L'écart entre la démarche poétique et l'écriture du Journal semble s'être en partie résorbé : le prosaïsme –

l'accueil fait aux choses de la vie et à la banalité urbaine – s'est renforcé, et l'on est désormais très loin du beau décor naturel, et quelque peu métaphysique, du fleuve à Waulsort tel qu'on le lisait dans « Mosanes » en 1985. Cette quatrième saison, que nous qualifions d'hivernale, semble habitée par le sentiment de la maladie et celui de la solitude, la prescience de la mort, les doutes au sujet de la poésie elle-même et peut-être aussi de la foi ⁴. C'est aussi à cette époque, en novembre 2020, que décède accidentellement un ami très proche, Jean-François Grégoire, théologien et critique littéraire. Comment, dans ces conditions, ne pas tenter – avec peut-être plus d'âpreté, voire en laissant poindre les accents d'une ironie un peu amère – de dégager du sens et d'en finir avec la solitude devant un dieu silencieux ? Fut-ce en vain, comme dans le poème « Prier encore ». Cela dit, on Le prie quand même, on écrit quand même, et l'humour, qui marque de très nombreux poèmes avec une importance croissante au cours de l'œuvre, se retrouve ici encore.

Dans ce bref panorama de l'œuvre de Lucien Noullez, il n'est rien dit d'un autre pan de ses publications : son activité de critique, sans cesse à l'écoute de ce qui paraissait, spécialement dans le domaine poétique. De nombreux périodiques en ont bénéficié, de nature et d'audience très diverses : *Indications*, bien sûr, qui profita pendant quelque temps de son détachement de l'enseignement, et *Le Journal des poètes*, dont il fit partie du comité de rédaction. Mais on trouve aussi son nom dans l'ours de bien d'autres organes, de la première mouture

⁴ La crise évoquée ici a été accompagnée par la (re)lecture de Bernanos, avec une prédilection pour le personnage de Mouchette, qui apparaît d'abord dans *Sous le soleil de Satan* (1926).

de la revue *Textyles* en 1985-1986, à la *Revue générale*. Dans l'ours ou, plus simplement, au sommaire, pour des comptes rendus ou des essais, dans *La Revue nouvelle*, *Le Cardan*, *La Foi et le temps*, *Rivages*, *Traversées*, *Recours au poème*, *Sources*, *Le Courrier*, *Marginales*, ou encore les *Études* et les *Collectanea cisterciensa*... Peut-être inventorierait-on un jour ses contributions régulières au journal *La Cité* et ses nombreuses chroniques dans le quotidien *La Libre Belgique*, qui étaient lues par un public très large. La dernière de ces chroniques fut censurée sans explication par la rédaction, et pour cette raison leur auteur décida-t-il que ce serait la dernière : elle déplorait que la chronique de poésie, jusque-là tenue par la journaliste Luc Norin, soit abandonnée par le journal.

Ce grand lecteur des autres poètes eut aussi une triple activité d'anthologiste, d'éditeur et surtout d'épistolier. À l'anthologiste, nous devons *Poesia francesa de Belgica*, une sélection de poèmes traduits en espagnol à Cáceres (1989), mais aussi un florilège de l'œuvre de Gaspard Hons (*L'Orage en deux*, 1998, avec Jean-François Grégoire). À l'éditeur, nous devons notamment les huit premiers volumes de la collection « Voix Proches », collection de recueils poétiques inédits qu'il codirigea, au Pré aux Sources à Bruxelles, de 1988 à 1991. Plus tard, une collection d'un tout autre genre, à *L'Âge d'Homme* : « I Santi », codirigée avec Jean-François Grégoire, ne connut que trois volumes, le décès de Vladimir Dimitrievic ayant aussi mis fin au soutien qu'apportait à cette entreprise la maison d'édition suisse.

Quant à l'activité de l'épistolier, pour le moins abondante, les contributions de Christian Schoenaers et Michel Lastschenko en témoignent dans le présent volume. Dans ses archives, le poète avait aussi soigneusement conservé ses nombreux échanges avec

Gaspard Hons, décédé quant à lui en 2020. Le passage du courrier au courriel, puis le développement des réseaux sociaux ont sans doute modifié les formes de l'échange écrit et assurément contrarié l'habitude de conserver soigneusement les correspondances. Mais on en viendra peut-être à pouvoir reconstituer l'archive de ces nouvelles formes de communication et à les relire. Le fait est que, ces dernières années, Lucien Noullez a aussi expérimenté, via Facebook, non seulement la publication de poèmes via Facebook, mais aussi leur écriture même (on en lira des échantillons dans les pages qui suivent).

De la réception

Les amis de Lucien Noullez disent ici, chacun à leur manière, et il en est de pudiques, le bonheur de l'avoir connu et le sentiment d'avoir bénéficié de ce « cœur abondant ».

La postérité littéraire, quant à elle, fera ce qu'elle jugera bon d'une œuvre que ses pairs ont régulièrement saluée par des comptes rendus attentifs ; on en trouvera divers exemples repris ici sous la plume d'Éric Brogniet, Thierry-Pierre Clément, Jalel El Gharbi, Philippe Leuckx, Philippe Mathy ou encore Gérard Purnelle. Rappelons que cette œuvre a également été saluée par des prix : le Prix Casterman (1989) pour *Conjugaison de l'atelier*, le prix Émile Polak (1990) pour *Buisson le visiteur*, le prix de la Biennale Robert Goffin 1992 pour *Penouël*, le prix Hubert Krains (1996) pour *La Veillée d'armes*, le prix Maurice Carême pour l'ensemble de son œuvre (dès 1997), en 2005 le prix Maurice et Gisèle Gauchez-Philipot pour *Escarpe et contre-escarpe*.

Il est sans doute encore trop tôt pour mesurer la pertinence du concept de « génération Expo 58 » dont la

regrettée Liliane Wouters avait, la première, fait l'hypothèse et que le poète Lucien Noullez, né en 1957, illustre à sa manière, peut-être exemplairement. Il est toutefois déjà clair que cette génération, qui s'est formée au cœur des fameuses « Trente glorieuses », arrive à l'âge adulte au moment où l'élan naïf du progrès matériel permis par la paix en Europe, par la fin des empires coloniaux et par la plus ou moins satisfaisante gestion du libre-échange (du moins en Occident et particulièrement dans ce qui est alors la Communauté économique européenne), commence à laisser voir ses effets secondaires et les conditions de son exercice. C'est que cet élan développe désormais, à côté de ses utopies (dont la version post-conciliaire d'un catholicisme qui entend revenir à ses sources évangéliques), la prise de conscience de ses limites, de ses inégalités structurelles, sinon structurantes, des immenses dommages que ce « développement » ou la « croissance », mais aussi la folie ou l'incurie des hommes, nullement convaincus de devoir y remédier vite et fort, causent sur une planète menacée.

La poésie de Lucien Noullez comme ses chroniques publiées dans la presse quotidienne affrontent ces limites. à de nombreux moments. L'enseignant Noullez les rencontre dans sa pratique (il est chargé de la religion catholique dans une école de l'enseignement spécial qui accueille une population issue des quartiers peu favorisés de Bruxelles). Le marcheur et le citoyen les rencontre dans la rue ou dans la salle des pas perdus de la Gare du Midi. Et, en même temps, le poète, le rêveur et le musicien Noullez, comme l'ami, sait qu'il y a autre chose. Ou ne cesse d'espérer qu'il y *ait* autre chose, non pas au futur simple même si la règle grammaticale comme la théologie l'imposent avec le verbe « espérer », mais dans ce subjonctif décidément présent que justifient le poème aussi bien que le concert, et l'amitié, justifient.

Un poème inédit de Lucien Noullez ouvre ce recueil,
dont le sujet semble bien cette espérance et ce qui la
détermine : « Canaan ».

G.B. & P.H.



22 mars 2015. Le Cercle des Voyageurs :
Hommage à Jean-Luc Wauthier – © Isabelle Françaix